A bord d’un car qui roule vers l’Ukraine en guerre : « Si on n’y va pas, qui va y aller ? »

Par Florence Aubenas (De Paris à Ivano-Frankivsk (Ukraine), envoyée spéciale)

Publié aujourd’hui à 05h39, mis à jour à 10h07

Réservé à nos abonnés

Partage

REPORTAGE | **Notre reporter Florence Aubenas et le photographe Samuel Gratacap ont pris la route, depuis Paris, avec 25 Ukrainiens installés en France.**

L'alerte anti-aérienne vient à peine d'être levée et, déjà, le car s'élance, tous feux éteints, pour traverser la frontière. Derrière lui, il laisse la Pologne. Devant, la route plonge dans la nuit au milieu d'un tourbillon de neige. *« Bienvenue en Ukraine »,* annonce le chauffeur au micro. D'habitude, il lance un vibrant *« vive la nation ! »,* et les passagers, tous ensemble, répondent d'un tout aussi vibrant *« gloire aux héros ! »*. Ainsi le veut la tradition pour saluer l'arrivée au pays. Mais cette fois, le silence retombe. Personne ne risque un regard sur les femmes, les enfants, les vieillards, cette foule chancelante et toujours plus nombreuse qu'on aperçoit à travers la buée des vitres, fuyant l'Ukraine en guerre. Le car, lui, y pénètre, comme à rebours des événements.

Halina, 40 ans, est hôtesse pour la compagnie de cars Burak. « Les personnes repartent sans savoir si elles vont pouvoir revenir avec leur famille. La frontière polonaise est difficile à traverser pour sortir du pays. » Ici, le 2 mars 2022. SAMUEL GRATACAP POUR « LE MONDE »

A quelques centaines de kilomètres de la frontière entre la Pologne et l'Ukraine, « Solidarité avec l'Ukraine libre », un message des autorités polonaises pour soutenir la population ukrainienne, le 2 mars 2022. SAMUEL GRATACAP POUR « LE MONDE »

A bord, ils sont 25, tous Ukrainiens, simples citoyens vivant en France, autant d'hommes que de femmes. Les visages sont fermés, chacun semble réfugié au plus profond de lui-même, soudain seul au monde. C'est un de ces moments où l'histoire impose de choisir. Rester dans le pays ? Fuir ? Revenir ? Qui peut être sûr, dans ces tumultes, de prendre la bonne décision ? Nous sommes le 2 mars, bientôt minuit, l'invasion russe a commencé depuis une semaine. A Kiev, une loi vient de passer interdisant à tout homme âgé de 18 à 60 ans de quitter le territoire, en dehors de cas exceptionnels. Les contrôles sont particulièrement stricts. Ceux du voyage savent qu'ils plongent dans l'inconnu : il n'y aura pas de retour pour eux avant une date que nul ne peut connaître. Seules les femmes pourront repartir. Si elles y arrivent.

Sous le pont de la station de métro Chevaleret, les dons pour l'Ukraine rempliront le car à destination de la ville d'Ivano-Frankivsk. A Paris, le 1er mars 2022. SAMUEL GRATACAP POUR « LE MONDE »

Paris, où ils ont embarqué trente-cinq heures plus tôt, paraît déjà loin. Natalya, une pédiatre de 47 ans, était venue apporter des médicaments au point de départ des cars Burak (betterave, en français), une compagnie de voyage qui assure des liaisons régulières entre la France et l'Ukraine. Avec la guerre, Burak s'est aussi mis à convoyer de l'aide : la solidarité est impressionnante, en dons comme en bénévoles. La journée entière, Natalya avait aidé à charger le véhicule, incapable de s'en éloigner, seul lieu où sa douleur semblait s'anesthésier. Kiev sous les bombes occupe son corps et son cerveau. Natalya croit devenir folle quand sa mère et sa sœur ne répondent pas à ses messages dans la minute. Là-bas, toutes deux la supplient de rester à l'abri. Le chauffeur s'apprête à démarrer, les premiers embarquent. Et Natalya s'entend demander : *« Il reste une place ? »* Elle vit en France depuis vingt ans. Personne, parmi ses proches, n'est averti de son départ.

Lire aussi

Guerre en Ukraine : les Ukrainiens de France prêts à tout sacrifier pour leur pays

On roule, passant d'une autoroute à l'autre, temps vide, paysage uniforme que n'arrête aucune frontière. Seuls les portables marquent clairement le changement de pays, quand clignote soudain sur l'écran le message d'un opérateur : bienvenue sur le réseau belge, luxembourgeois, allemand…

« On ne sait pas ce qui nous attend. Peut-être qu'on sera pris au piège », dit Gala, 36 ans, partie chercher ses

enfants

Parfois, le chauffeur s'arrête sur d'immenses parkings, au milieu de camions garés flanc contre flanc et de petites camionnettes crottées. Routiers lituaniens ou plombiers polonais, émigrés, réfugiés, transfrontaliers, saisonniers se bousculent vers un unique bâtiment, les toilettes. Pas de haltes dans les stations-service, ou alors le moins possible : trop de tentations, trop de temps, trop cher. Les passagers appartiennent à cet univers mouvant, à cette Europe des tréfonds que la guerre habille aujourd'hui aux couleurs de la tragédie. *« Qu'est-ce que je fais en France ? »* La question fait rire Gala, 36 ans. Femme de ménage, bien sûr. Elles le sont toutes à bord, sauf deux qui sont *« nounous »*. Aucune n'a de situation déclarée.

Dans l'un des bus voyageant entre la France et l'Ukraine, le 2 mars 2022. SAMUEL GRATACAP POUR « LE MONDE »

Au cul du car, on fume en cercle, le groupe des femmes d'un côté, celui des hommes plus loin. Sur 25, trois seulement parlent français, alors que certains vivent à Paris depuis des années. Nul ne se connaissait avant le voyage, hormis deux amis.

deux amis.

Privilège abonnés

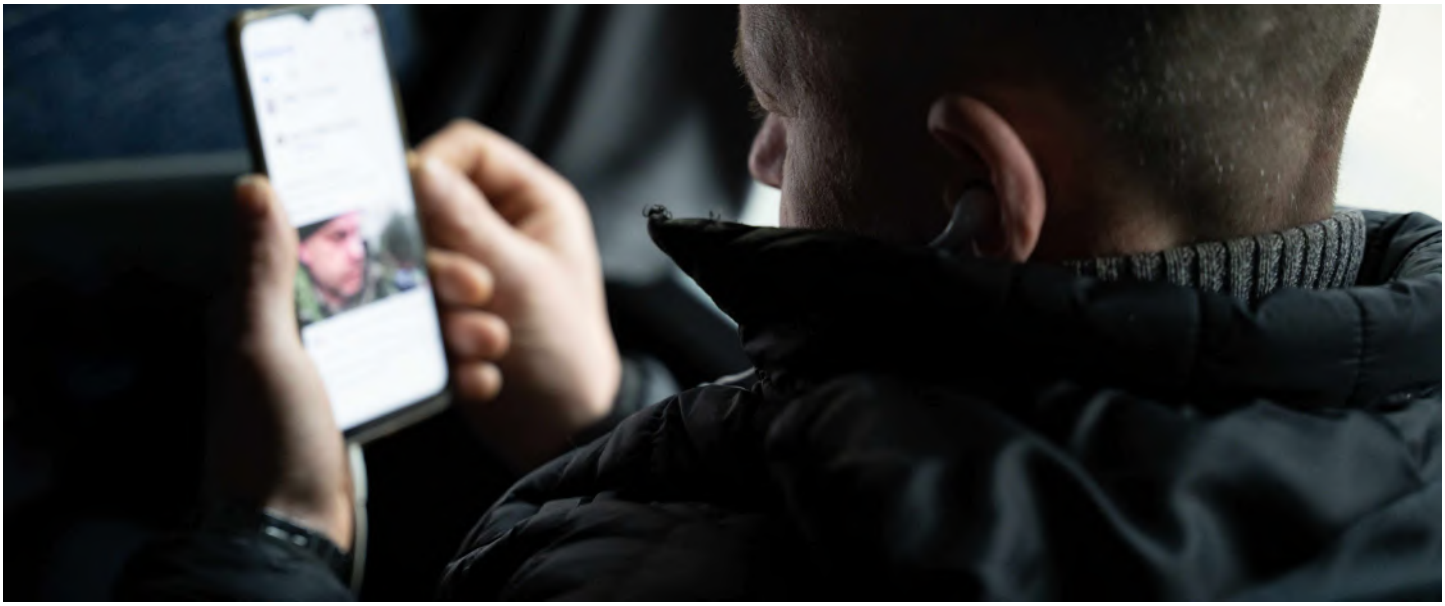
COURS DE GÉOPOLITIQUE AVEC ALAIN FRACHON

Du 11-Septembre à la crise ukrainienne, retour sur 20 ans d'histoire(s) des Etats-Unis.

Bénéficier de 10% de réduction

Les femmes se passent un briquet, en silence. A quoi bon parler, leur but est le même : elles vont *« récupérer les enfants »*. En partant pour la France, elles ont laissé leurs petits à la garde des familles afin de pouvoir travailler le plus possible, jour et nuit quand elles le peuvent. La guerre est venue bousculer ce fragile équilibre. *« Nos mères n'arrivent plus à les tenir »,* résume l'une. Le danger, la nourriture qui manque, les écoles qui ferment une à une. De toute façon, leurs gamins refusent maintenant d'y aller. Ils pleurent, réclament maman. Les plus grands veulent même rejoindre les combats. Des gosses de 14 ans. Ils n'écoutent plus personne. La fille de Natalya, elle, est déjà à Paris. La jeune femme veut maintenant ramener sa mère.

Deux coups de klaxon, il faut remonter. Certaines passagères comptent rester en Ukraine, d'autres ramener les enfants, en tout cas essayer. En fait, elles changent sans cesse leurs plans. *« On ne sait pas ce qui nous attend,* dit Gala. *Peut-être qu'on sera pris au piège. »* Le car est reparti. On mange des noix ou du saucisson, envoyé du pays par quelque cousin avant la guerre, mais on se nourrit surtout d'images, une perfusion continue. Les vidéos défilent sur les téléphones : l'aéroport d'Ivano-Frankivsk – ville située à 230 kilomètres de la frontière polonaise – bombardé, Kharkiv dans le rouge des flammes… *« Kiev, on ne regarde plus, non. Trop triste »,* confie Natalya.



Sur la route entre la France et l'Ukraine, alors que les passagers traversent la Belgique, l’Allemagne et la Pologne, les vidéos du conflit entre la Russie et l’Ukraine circulent sur les téléphones. Ici, le 2 mars 2022. SAMUEL GRATACAP POUR « LE MONDE »

Oxana, 35 ans, dans le bus pour la ville d’Ivano-Frankivsk, en Ukraine, le 2 mars 2022. SAMUEL GRATACAP POUR « LE MONDE »

Des photos plus intimes s’intercalent de temps en temps. Petit cri de joie en voyant un bébé dans son bain : *« Ils ont de l’eau, à nouveau !»* Des sièges du fond, une voix s’élève. *« Pour l’instant, ma sœur est vivante. »* Quelqu’un vient de

recevoir l'image de sa maison détruite. Depuis 2005 en France, il la construisait sou à sou, la porte de bois ouvragée, la cuisine équipée, la Citroën C4 dans le garage et *« les draps dans le lit »*. Le but suprême paraissait proche : le retour définitif.

Au micro, le chauffeur signale l'entrée en Pologne. *« On va s'arrêter dans un endroit où vous pourrez acheter des cigarettes. Il n'y en a plus là-bas. »* C'est un de ces restaurants de bord de route, où l'on sert des soupes et des saucisses. Imperceptiblement, s'esquissent les premiers gestes de guerre, les tranches de pain et les serviettes en papier raflées sur les tables en rougissant.

Du côté des hommes, on s'échange des recommandations, comme se méfier de ceux qui portent une oreillette et se disent policiers. Eux aussi, comme les femmes, semblent former un bloc homogène. Tous travaillent dans le BTP. Tous rentrent s'enrôler dans les groupes de défense civile territoriale. *« Si on n'y va pas, qui va y aller ? »*, demande Petro. L'homme de 40 ans, père de deux enfants de 5 et 10 ans, compte s'inscrire au centre le plus proche de son village. Selon lui, *« il vaut mieux montrer patte blanche : sinon, on n'est pas accepté, ils ont peur des espions »*.

Petro, 40 ans (à droite), père de deux enfants restés en Ukraine : « Ma famille ne veut pas venir en France, alors je pars en Ukraine pour être à leurs côtés et m'engager comme soldat pour défendre ma ville et mon pays. ». A Paris, le 2 mars 2022. SAMUEL GRATACAP POUR « LE MONDE »

Lire aussi

Guerre en Ukraine : la résistance de Kiev et des Ukrainiens aux assauts militaires de la Russie

Sur la banquette, son voisin se réveille en sursaut. *« Quel jour on est ? »*. Personne ne sait. Le voisin s'ébroue. Il part *« chercher un sens à ce qu'on est en train de vivre »*. En Ukraine, il y a vingt ans, il enseignait la chimie. Un grand, avec de beaux yeux bleus, refuse de parler. Trop dangereux. *« Force-toi »,* l'encourage l'ancien prof. *« Sinon, on va arriver au même système que les Russes. Ils savent qu'on est libres, qu'on a le droit de communiquer. C'est ce qui les rend malades. »* Yeux-bleus a servi dans l'Armée rouge soviétique avant l'indépendance, quand l'Ukraine était encore l'enfant chérie de Moscou. Un sourire passe. De bons souvenirs, au fond. *« Maintenant, ils nous méprisent et ils nous tuent. »* Il a rêvé qu'il se retrouvait au front, en face d'un de ses ex-frères d'armes. *« J'étais sans pitié. »*

La frontière n'est plus qu'à quelques kilomètres. A son tour, l'ex-prof se tait. Plus question de donner son nom, ni celui de son village. La méfiance est montée d'un coup. Est-ce que les routes sont bloquées ?

De l'autre côté du pare-brise, l'Ukraine, enfin. En pleine campagne, des voitures sont arrêtées au carrefour, tous phares allumés, prêtes à donner l'alerte, on a l'impression d'un terrain quadrillé. Premier check-point à l'entrée d'un village. Ces sacs de sable, ces dispositifs antichars, ces gars en armes autour d'un brasero : Natalya les a vus sur Instagram, là-bas à Paris. Elle le savait, et pourtant elle s'exclame : *« Alors, c'était bien vrai ? Pas une fake news ? »* Au téléphone, elle annonce à sa mère qu'elle revient la chercher.

Un check-point tenu par des soldats ukrainiens, à quelques kilomètres de la ville ukrainienne d'Ivano-Frankivsk, dans la nuit du 2 au 3 mars 2022. SAMUEL GRATACAP POUR « LE MONDE »

Nous voici à l’entrée d’Ivano-Frankivsk, 250 000 habitants. Gala a pris sa décision : elle embarque les gamins, trajet retour dans le même car dès le lendemain. *« Comment on fera pour travailler à Paris avec les enfants ? »,* s’inquiète brusquement une des nounous. Elle vit à demeure chez ses employeurs. Halyna, l’hôtesse de la compagnie Burak, secoue la tête. De toute façon, tous les sièges sont réservés jusqu’à la fin du mois. Elle-même a embarqué ses trois filles vers Paris le jour de l’invasion russe. Petro esquisse un salut de la main en descendant du car. Il restera jusqu’à la victoire, même si la guerre dure des années.

Lire aussi

Guerre en Ukraine : l’Union européenne en quête de solutions pour accueillir les réfugiés

A Ivano-Frankivsk, le centre culturel municipal sent déjà la caserne, odeur de soupe, de couverture mouillée, de tabac, dans une bousculade permanente. Il s’est transformé en un des plus gros centres locaux de recrutement et de logistique, une organisation impressionnante. Une équipe part en patrouille : des hommes ont été arrêtés l’autre jour, peignant une croix sur le toit de certains bâtiments pour les désigner comme cibles. *« Ce sont des gens d’ici, on les connaît, des drogués à peine conscients, payés 50 dollars par les Russes »,* affirme Bohdan Pytel, directeur des services administratifs à la mairie. La hotline, mise en place

par la municipalité, reçoit plus de 600 appels par jour. *« La population sait qu’il y a des infiltrés parmi nous. Alors, tout le monde cherche qui »*, continue Pytel.

A Ivano Frankivsk (Ukraine), un théâtre reconverti en centre d'aide humanitaire et d'engagés volontaires. Ici, le 3 mars 2022. SAMUEL GRATACAP POUR « LE MONDE »

Lubomir, 19 ans, étudiant en chimie et recruteur pour la « défense territoriale », à Ivano-Frankivsk (Ukraine), le 3 mars 2022. SAMUEL GRATACAP POUR « LE MONDE »

Sous des chromos anciens de chanteurs d’opéra, Lubomir, 19 ans, étudiant en chimie, s’occupe des inscriptions. Le nombre d’engagés doit rester secret, mais 20 % environ viendraient de l’étranger, parmi les plus motivés, selon lui. Trois hommes s’avancent, la quarantaine. L’un a relevé ses manches, découvrant l’emblème ukrainien tatoué sur son biceps. En direct sur une GoPro, son copain commente la scène. Ton de journaliste sportif un soir de compétition : *« Là, nous sommes en train de nous enrôler. On nous demande de certifier sur l’honneur que nous venons bien d’Espagne, le nom de nos contacts ici… »* Sa voix tombe d’un coup en apprenant qu’il est sur liste d’attente. On dirait même qu’il va pleurer. Ici, l’afflux de volontaires était tel, les premiers jours, que seuls les hommes avec une formation – pompier, personnel médical, militaire – sont directement retenus. Oleg, 18 ans, étudiant en architecture et secouriste, en fait partie. *« Maman est d’accord, Papa ne le sait pas. »*

Oleg, 18 ans, étudiant en architecture et engagé volontaire pour la « défense territoriale ». Ici, lors d'une séance d'entraînement à la manipulation des armes, sur un parking d’Ivano-Frankivsk (Ukraine), le 3 mars 2022. SAMUEL GRATACAP POUR « LE MONDE »

Lire aussi

Guerre en Ukraine : Zelensky accuse la Russie d'avoir fait échouer l'évacuation des civils

Une cour d'immeuble en pleine ville a été choisie comme premier terrain d'entraînement. Entre les panneaux de basket et le parking, les voisins regardent les exercices à la manière d'un match. *« C'est bon pour le moral, ça rassure tout le monde »,* assure un formateur. Des gosses essaient de parier sur la nationalité des recrues, en fonction des équipements. Deux très jeunes gens, venus de Suède mais d'origine ukrainienne, gagnent la palme. Leurs économies sont tout entières passées dans les rangers et des treillis haut de gamme, jusqu'aux canettes de Red Bull qui remplissent la voiture. Ils sont revenus *« pour la victoire, jusqu'à la mort s'il le faut »*. Que font-ils à Stockholm ? En chœur : *« On travaille dans le BTP. »*

Gala, la passagère du car, est enfin arrivée dans son village. Resté à Paris, son mari lui a annoncé vouloir rentrer à son tour. Natalya, elle, vient de vivre sa première alerte à la bombe dans un hôtel d'Ivano-Frankivsk. Dans le couloir, une porte entrouverte laisse entrevoir une femme qui se recoiffe dans le miroir, dernier geste avant de descendre dans l'abri. La mère de Natalya a décidé qu'elle ne quitterait pas le pays. Tous les jours désormais, elle met ses chaussettes blanches. *« S'il faut mourir, je serai propre. »*

Notre sélection d'articles sur la guerre en Ukraine

Retrouvez tous nos articles sur la crise ukrainienne dans notre rubrique.

- **Portrait.** Volodymyr Zelensky, le visage de la résistance de tout un peuple
- **Chronique.** « Le bilan de Poutine à la tête de la Russie est une longue descente aux enfers d'un pays dont il a fait un agresseur »
- **Lexique.** Donbass, accords de Minsk, « finlandisation »… Les mots pour comprendre

Voir plus

Florence Aubenas
De Paris à Ivano-Frankivsk (Ukraine), envoyée spéciale